

Lucy Diamond

LA SAISON DES SOUVENIRS



Lucy Diamond

LA SAISON DES SOUVENIRS

Depuis près de dix-huit ans, Eliza Spencer vit paisiblement dans une petite maison du Yorkshire avec sa mère Lara et Bruce, leur chat noir et grincheux. Avant de quitter le cocon familial pour l'université, il ne lui reste qu'une affaire à régler : comprendre pourquoi son père les a abandonnées des années plus tôt, sans jamais chercher à la revoir. Rien ne la préparait à l'explication qu'il lui donne : il n'est en réalité pas son père biologique ! Sa mère lui a menti toutes ces années, mais pourquoi ?

Au pied du mur, Lara lui avoue les circonstances de sa naissance, le printemps à New York, la rencontre avec ce bel Anglais dans un bar de Greenwich Village, leur coup de foudre... et leur rendez-vous manqué le lendemain à la gare de Grand Central.

Avec pour seuls indices un nom et une adresse trouvée sur les réseaux sociaux, les deux femmes se lancent dans un voyage qui les emmènera de Cambridge à New York, à la recherche de ce père mystérieux qui ignore tout de l'existence de sa fille. Des retrouvailles qui pourraient bien bouleverser une seconde fois la vie de Lara...

« UN ROMAN D'ÉVASION CHARMANT ! »
Daily Mail

Traduit de l'anglais par Marie Chivot-Buhler

ISBN : 978-2-38529-004-7



9 782385 290047

22,90 €

Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère

Couverture : Studio Piaude

Illustration : © Lana Sham et

© Oxy_gen / Shutterstock




CHARLESTON
www.editionscharleston.fr

LA SAISON
DES SOUVENIRS

De la même autrice, aux éditions Charleston :

Rendez-vous au café du bonheur, 2020

Noël au café du bonheur, 2021

Le Doux Parfum de la vérité, 2021

La Villa des petits bonheurs, 2022

Titre original : *Anything could happen*

Copyright © Lucy Diamond, 2021

Tous droits réservés.

Traduit de l'anglais par Marie Chivot-Buhler

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2023

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

Maquette : Patrick Leleux PAO

ISBN : 978-2-38529-004-7

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@EditionsCharleston) !

Lucy Diamond

LA SAISON
DES SOUVENIRS

Roman

*Traduit de l'anglais (Royaume-Uni)
par Marie Chivot-Buhler*


CHARLESTON

PROLOGUE

Plusieurs années plus tôt

MÊME LE LENDEMAIN MATIN, alors qu'ils auraient pu être gênés et subir le contre-coup d'une nuit arrosée, Lara était toujours sur son petit nuage, comme si elle venait de commencer une nouvelle vie, bien meilleure. Avec lui. Étourdie par le bonheur et le manque de sommeil, elle prépara du café et deux tartines grillées avec un reste de pain. Puis ils s'assirent ensemble sur le lit, les jambes entrelacées, fatigués et radieux, sans un mot. On était vendredi matin et elle devait partir au travail, même s'il essayait de la retenir.

— Mais je suis libre ce soir, lança-t-elle timidement. Si tu n'as rien de prévu toi non plus.

— Parfait. Il nous faut un endroit digne de ce nom pour fêter les vingt-quatre heures de notre rencontre.

Il attrapa le guide de New York posé sur la table de chevet et se mit à le feuilleter.

— Hé, pourquoi pas la gare de Grand Central ? On pourrait faire semblant d'être dans un film et courir l'un vers l'autre comme des amoureux.

— Je suis partante, répondit-elle en s'efforçant de dissimuler à quel point ces paroles lui faisaient plaisir.

Des amoureux ! Il y avait donc bien quelque chose entre eux ; quelque chose de réel, de merveilleux ! Elle se sentit comblée. À croire que tous les événements de sa vie n'avaient mené qu'à cet instant : se prélasser avec lui sur les draps froissés et planifier la soirée à venir dans une odeur de pain légèrement brûlé, le tout dans le reflet doré que le soleil de juin projetait sur son épaule nue. Chacune de ses décisions, chaque étape, chaque tournant de son existence l'avait fait avancer dans le long labyrinthe des vingt-six années de sa vie jusqu'à ces circonstances précises. Elle venait de le rencontrer et déjà il lui semblait indispensable : une porte ouverte sur son avenir, soudain empli de couleurs éclatantes. Son expérience à New York se libérait de sa chrysalide pour se déployer vers ce qui s'annonçait comme le meilleur été de sa vie.

— Sauf que... la gare est immense, non ? objecta-t-elle. Comment on se retrouvera ?

— Bonne question, répondit-il en faisant glisser son index au bas de la page.

Même ses doigts étaient beaux, constata-t-elle d'un air rêveur. Elle se demanda s'il jouait du piano, ou de la guitare. Comment pouvait-on avoir tant de certitudes sur quelqu'un tout en ignorant tant de choses à son sujet ?

— OK, apparemment, il y a un bar à huîtres super chic en bas, reprit-il. On pourrait se donner rendez-vous devant ? À 18 h 30 ? Regarde comme c'est classe, ajouta-t-il en lui montrant une photo. Je ne suis pas sûr d'avoir

les moyens de t'y inviter, mais on n'aura qu'à prétendre pendant un instant qu'on a ce genre de train de vie. Avant de trouver un lieu plus en accord avec nos budgets ridicules. Qu'en penses-tu ?

— Wow, commenta-t-elle en prenant appui sur son bras pour voir la page.

Il avait la peau couleur miel et dégageait une légère odeur de savon et de café.

— Super, 18 h 30 c'est parfait. Je devrais survivre sans toi jusque-là.

Il lui sourit, ses pommettes captant la douce lumière du matin sous ses cheveux sombres en bataille. La veille, avait-elle mesuré à quel point il était canon avec ses lèvres généreuses, ses beaux yeux et son sourire à vous laisser sans voix ? Elle fut à nouveau grisée de le savoir si proche, de sentir la chaleur de son corps, et l'envie de le toucher fut si forte qu'elle se surprit à tendre la main vers sa joue.

— Merci, dit-il. Tu vois, une preuve de plus que tout est mieux avec toi.

Elle rit. Il exagérait, mais d'une certaine manière ses paroles sonnaient juste. Puis elle se détacha de lui à contrecœur.

— Si seulement je ne devais pas aller au travail ! gémit-elle en fouillant dans sa penderie désordonnée pour voir si elle ne pourrait pas piquer un joli haut à sa colocataire Toni.

Elle se sentait d'humeur à porter quelque chose de clinquant pour montrer au reste du monde qu'elle débordait de joie.

Il se leva et commença à boutonner sa chemise.

— Moi non plus je n'ai pas envie que tu partes. C'était l'une des meilleures soirées de ma vie. J'ai l'impression que tout a changé, pas toi ?

Il la regarda comme si son aveu l'avait rendu vulnérable.

— Si. Je vois très bien ce que tu veux dire.

— Mais on se retrouve dans...

Tandis qu'il enfilait son jean, il fit le calcul.

— ... Dix heures et demie ? Le compte à rebours est lancé !

Ils s'embrassèrent à nouveau puis s'enlacèrent, le cœur battant. Il lui plaisait beaucoup. Énormément, même. Il n'avait pas encore passé la porte que déjà il lui manquait – une douleur exquise. Bien sûr, si à ce moment-là elle avait su ce qui allait se passer, jamais elle ne l'aurait laissé partir. Mais...

— À tout à l'heure, Lara, dit-il, puis il sortit.

PREMIÈRE PARTIE
PRINTEMPS

CHAPITRE 1

ELIZA ÉTAIT ASSISE SUR LE MURET, le dos picoté par la haie, lorsqu'une camionnette d'un blanc sale s'arrêta non loin d'elle. Pile à l'heure. Un flot de nervosité tourbillonna en elle comme les flocons d'une boule à neige quand elle vit l'inscription sur le véhicule : STEVE PICKERING, PEINTURE ET DÉCORATION. Les caractères étaient basiques, on aurait dit qu'ils avaient été faits au pochoir à l'aide d'un kit bas de gamme. Le *P* de Pickering était même de travers, comme si celui qui avait appliqué la lettre avait éternué au beau milieu, ou s'était laissé distraire. Elle s'autorisa une moue méprisante. Elle, si elle créait un jour sa propre entreprise de décoration – ou n'importe quelle structure, d'ailleurs –, nul doute qu'elle soignerait son image de marque. Les Magnifiques rénovations d'Eliza Spencer, pourrait-elle s'appeler. Ou alors... Elle envisagea divers jeux de mots possibles en lien avec la peinture. Pinceau d'avril ? Cinquante nuances grisantes ?

Bref. Pour le moment, elle avait d'autres chats à fouetter. Primo : cet homme bouffi et dégarni au ventre rebondi. Il sortait de sa camionnette comme un ours émergeant d'une grotte après l'hibernation.

Aujourd'hui commence un nouveau chapitre de votre vie, l'avait encouragée ce matin-là son application d'astrologie. *C'est parti,* pensa Eliza en sautant du muret.

— Bonjour, dit-elle froidement.

Il portait un vieux T-shirt taché et des baskets couvertes de peinture. *En plus d'être immonde il est cradingue,* songea-t-elle. Une fois vraiment adulte, avec un job et compagnie, jamais elle ne sortirait de chez elle dans un tel état. L'autre jour, au supermarché, elle avait vu une femme hirsute débarquer en robe de chambre. C'était quoi leur problème, aux gens ?

— Je suis votre rendez-vous de 14 heures, annonça-t-elle. Vous vous souvenez de moi ? ne put-elle s'empêcher d'ajouter.

Les sourcils se froncèrent sur le visage rond de l'homme, qui jeta un œil à son téléphone avant de la regarder à nouveau, déconcerté.

— Madame Robinson ?

D'une lenteur affligeante, son esprit se mettait en branle. *Elle n'est pas un peu jeune ?* devait-il se demander. *Quelque chose m'échappe ?*

Eliza croisa les bras et tapota du pied. *Allez, Steve, fais le lien,* se dit-elle. *Tu vas y arriver.*

— Vous voulez un devis pour... reprit-il en regardant à nouveau son téléphone, désorienté.

Visiblement, la logique n'était pas son fort.

— ... une rénovation de cuisine ?

Eliza souffla avec sarcasme, plus fort que nécessaire, afin de dissimuler à quel point ce défaut de mémoire la blessait. Malgré tout. Pourtant, elle aurait dû s'y attendre.

De toute évidence il ne se souvenait pas d'elle, à moins qu'il ne joue un petit jeu cruel. Elle se sentit vidée.

— Ouais, il semblerait, répondit-elle, impassible.

Toujours rien.

— Euh... Si on entrait, alors ? dit-il en désignant la maison.

— Non, trancha-t-elle soudain à bout de patience, la désinvolture cédant le pas à la confusion. On n'entre pas. Ou alors par effraction. Parce que ce n'est pas chez moi.

Elle vivait à trente kilomètres de là, à Scarborough ; elle avait dû prendre deux cars puis marcher de la gare routière, après avoir prétexté une migraine pour que sa mère l'autorise à ne pas aller en cours. Et, maintenant, devant cette maison mitoyenne cossue de la périphérie de Whitby, son cœur battait la chamade tandis que Steve Pickering la dévisageait, perplexe. Elle regrettait d'être venue.

L'abattement la gagna. Même après toutes ces années, elle avait espéré lui rappeler quelque chose. Les liens du sang.

— Mon nom n'est pas Robinson, déclara-t-elle, excédée d'avoir à lui expliquer les choses. Je suis Eliza. Eliza Spencer. Ta fille.

Un éclair de surprise le foudroya. Il la regarda avec une expression nouvelle, indéchiffrable. Tendresse ou remords ? Horreur ? Incapable de respirer, Eliza se posait la question tandis qu'ils se dévisageaient, fébriles.

— Eliza ! finit-il par s'exclamer. Wow ! Regarde-toi. Tu dois avoir... quoi, dix-sept ans maintenant ? Wow, répéta-t-il, à croire qu'il ne trouvait rien d'autre à dire.

Elle leva les yeux au ciel, les poings serrés à se marquer les paumes. *Bon sang. Sérieux ?* Il était désespérant.

Quel sale type ! Aurait-il pu montrer encore plus qu'il s'en fichait ?

— Dix-huit ans, rectifia-t-elle, crispée. L'âge adulte. Et j'ai organisé cette rencontre pour avoir des réponses. J'ai besoin de réponses, d'accord ? *Papa*, articula-t-elle pour en rajouter une couche.

Avait-elle rêvé ou ce mot l'avait-il fait frémir ? Ses larges épaules s'affaissèrent et il regarda par terre. Le vent balaya le visage d'Eliza, froid et mordant, et ses yeux s'humidifièrent. Génial. Maintenant il allait croire qu'elle pleurait. Elle s'essuya rageusement les joues.

— Écoute, dit-il en relevant enfin la tête. On ferait mieux de parler de ça à l'intérieur.

— Mais je n'habite pas ici ! répéta Eliza avec agacement.

Bon Dieu, en plus il était complètement bouché !

— Si tu as tellement honte de me parler dans la rue, on n'a qu'à aller dans ta camionnette.

Il hésita, glissant une main dans ses cheveux. *Il avait besoin d'aller chez le coiffeur*, se dit-elle, de plus en plus remontée. *Il est pathétique ! Maman a raison, on se porte mieux sans lui. C'est vraiment naze d'être liée à un tel minable.*

— Écoute, Eliza... reprit-il avant de s'interrompre, en proie à un débat intérieur intense. Je ne suis pas sûr que ça rime à grand-chose d'avoir cette conversation.

Sa voix était si douce qu'il paraissait impossible qu'il ait prononcé tout haut de pareilles horreurs.

La colère consuma Eliza.

— Bordel, mais quelle surprise !

Elle le toisa avec une telle haine qu'elle eut presque l'impression de pouvoir le brûler vif. Et calciner aussi sa camionnette, mettre le feu à la haie.

— Et moi qui espérais que nous pourrions nous comporter en adultes ! Repartir de zéro ! Tenter de créer un lien, comme deux êtres humains...

— Eliza, arrête, la coupa-t-il avec exaspération.

Peut-être même avec tristesse, à y regarder de plus près.

— Elle ne t'a pas dit, hein ? En fait, elle ne t'a jamais rien dit.

Eliza fut prise de court.

— Me dire quoi ?

— Que...

Les épaules de Steve retombèrent. Il détourna le regard vers son utilitaire mal peint.

— À la réflexion, d'accord, allons dans la camionnette. Pour parler vraiment au lieu de...

— Dis-moi, l'interrompit-elle. S'il te plaît. Quoi que ce soit.

— OK. Eh bien... Je ne suis pas ton père. C'est pour ça qu'on s'est séparés, elle et moi. D'accord ? Je suis désolé, ma grande, ajouta-t-il, ses yeux marron soudain humides. J'étais anéanti. Parce que... Parce que ça me plaisait beaucoup d'être ton père. Mais...

Je ne suis pas ton père. D'accord ? Non, Eliza n'était pas d'accord. Chaque mot lui faisait l'effet d'un coup de massue.

— Tu n'es pas... Mais c'est qui, alors ? Qui est mon père ?

Il haussa les épaules en guise d'excuses, presque de condoléances.

— Je ne sais pas, Eliza, désolé, répéta-t-il. Demande à ta mère. Je n'en ai pas la moindre idée.

Elle le fixa avec hargne : ça ne pouvait pas être vrai. Impossible.

— Je ne te crois pas. Sans déconner ! Toujours pas foutu d'être honnête, d'admettre que tu t'es comporté comme un connard avec moi comme avec elle ?

Elle se tourna pour cacher ses larmes.

— OK. Eh bien, barre-toi, alors. On s'en fout. De toute façon on n'a pas besoin de toi !

Tandis qu'elle s'éloignait, quelque chose se rompit en elle. Son élan d'espoir retomba d'un coup, laissant la place à un trouble oppressant. Ce qu'il avait dit ne pouvait pas être vrai, n'est-ce pas ? Parce que, si elle n'était pas la fille de Steve Pickering, qui était-elle ?

— Hé ! l'apostropha-t-il.

Prise de court, elle s'immobilisa sur le trottoir. Au volant de sa camionnette, il ralentit à côté d'elle et se pencha par la fenêtre. Elle sentit son cœur s'emballer.

— Quoi ?

À présent, il semblait énervé.

— Ce ne serait pas toi qui aurais laissé tous ces commentaires sur moi, par hasard ?

Eliza s'essuya les yeux.

— Je ne vois pas de quoi tu parles, parvint-elle à répondre avec hauteur.

— Je te prie de les supprimer. Ce n'est pas un jeu et je n'ai rien fait de mal. Si tu ne me crois pas, demande à ta mère.

Il la planta là, chancelante et le souffle coupé. Elle eut l'impression de se désintégrer en pixels pour prendre une nouvelle forme, inconnue. Celle qu'elle avait été jusqu'alors n'existait plus, annulée. Qui restait-il ?

Le vent se leva à nouveau, soulevant ses longs cheveux châtons. Elle enfonça ses mains dans ses poches, baissa la tête et se dirigea vers l'arrêt de bus. Une larme tomba de son menton sur la chaussée et elle renifla avec colère. Elle était venue chercher des réponses et repartait avec encore plus de questions. Et maintenant, alors ?

CHAPITRE 2

PENDANT QUE SA FILLE FULMINAIT, en larmes, dans le car qui la ramenait de Whitby, Lara Spencer travaillait, installée sur le siège passager de sa voiture à double commande. Les uns après les autres, ses élèves calaient, malmenaient la boîte de vitesses ou, au mieux, déambulaient lentement et sans incident dans les petites rues tranquilles de Scarborough. Lorsqu'elle avait commencé sa formation de monitrice de conduite, elle s'était imaginé qu'elle vadrouillerait un peu partout, mais en vérité chaque semaine elle quadrillait les mêmes quartiers. Conduire pour gagner sa vie sans jamais aller nulle part, faire des demi-tours en trois temps dans des impasses : voilà à quoi se résumait la vie de Lara. Mais bon, ça lui permettait de rembourser son crédit, d'avoir un toit au-dessus de la tête et de les nourrir, Eliza et elle. C'était tout ce qui comptait, non ?

Ce jeudi après-midi-là, c'était la leçon de Jake Watson, dix-huit ans, un garçon sympathique quoique farfelu.

— Vous avez déjà essayé de tuer quelqu'un du regard ? demanda-t-il au beau milieu d'un rond-point comme pour entériner l'opinion que Lara s'était forgée de lui.

— Mets ton clignotant gauche, répondit-elle. Prochaine sortie. C'est ça. Tu disais ? demanda-t-elle lorsqu'il eut franchi le carrefour en toute sécurité. Tu parlais de... tuer des gens ? Du regard ?

— Ouais, répondit-il en passant la troisième par à-coups. En les fixant vraiment, comme ça...

— Les yeux sur la route, Jake, le reprit-elle alors qu'il tournait la tête vers elle pour faire une démonstration. Concentre-toi sur ce que tu es en train de faire. Vérifie ton rétroviseur. Regarde, la voiture derrière toi te double.

— Monsieur est pressé, râla l'adolescent tel un quinquagénaire. Et ce crétin ne respecte pas la limitation de vitesse.

Elle dissimula un sourire en entendant son ton moralisateur.

— Dieu soit loué, tu es un conducteur trop raisonnable pour faire toi-même une chose pareille.

— Exactement ! Alors... Ça vous est déjà arrivé ?

— Non, répondit-elle, amusée.

Voici ce qu'elle savait de Jake Watson : il vivait dans une rue pavillonnaire agréable, des maisons des années 1950 devant lesquelles on tondait sa pelouse et lustrait sa voiture. Sa mère le saluait parfois de la main depuis la porte d'entrée et portait souvent un tablier, signe qu'elle s'adonnait à la pâtisserie ou à quelque autre tâche de fée du logis. Et jusqu'alors Jake s'était montré brave, même s'il venait de l'interroger en toute innocence sur le fait de tuer des gens. Si son instinct soufflait à Lara de ne pas s'aventurer sur ce terrain,

elle était trop intriguée pour ne pas lui retourner la question.

— Pourquoi, toi oui ?

Il haussa les épaules.

— En fait, en troisième j'ai fait faire une attaque à ma prof de français en la regardant, donc... du coup, oui, je pense. C'était plutôt moche.

— Mon Dieu ! lâcha Lara en redressant le volant car Jake se déportait vers la ligne centrale de marquage. Reste sur ta voie. Aujourd'hui, on va essayer de ne tuer personne, d'accord ?

Il pouffa. Bon sang, il était adorable. Elle appréciait les gamins loufoques, uniques en leur genre ; ils se démarquaient des autres. Et elle se demanda comment Mme Watson, avec ses airs de sainte et ses tabliers, gérait ce genre de conversation.

— Comment ça se passe à l'école ? s'enquit-elle pour changer de sujet. Quels sont tes projets pour l'année prochaine ?

Elle adorait avoir pour élèves des adolescents : leurs grands espoirs miroitaient devant eux tels des phares. Ils lui parlaient de leurs dossiers d'admission à l'université, de leurs stages, de leurs candidatures à des emplois et à des formations. Certains évoquaient timidement leurs amours ; quelques années plus tôt, un garçon avait même fait son coming out au volant avant de se confier à ses parents. Bien sûr, tout n'était pas idéal, il y avait des situations difficiles : elle avait remarqué des entailles sur les bras de plusieurs élèves et, attristée, s'était interrogée sur leurs souffrances et leur part obscure. D'autres lui livraient les afflictions et les ratés de leurs premières relations, la séparation de leurs parents, le stress des examens et diverses déceptions. L'année précédente, elle avait connu une jeune fille, Romilly, qui maigrissait de

semaine en semaine. Un jour, elle avait perdu connaissance au volant à force de s'affamer, puis abandonné ses leçons. Lara n'avait plus eu de ses nouvelles.

Si ses élèves traversaient des périodes complexes, elle se félicitait de leur permettre d'acquérir une compétence qui leur apportait de l'autonomie. Et dans l'ensemble elle s'attachait à eux ; elle adorait leur détermination et leur énergie.

Jake, par exemple, était en train de décrire avec enthousiasme son désir d'étudier la biologie marine, embarqué dans un discours enflammé sur l'intérêt des poissons.

— Non mais c'est vrai, les gens croient que les poissons sont genre des trucs froids, qui n'ont pas de sentiments ni rien dans le crâne. Alors qu'en vrai ils sont juste fascinants, affirma-t-il en accélérant triomphalement après un demi-tour en trois temps réussi.

— Je te crois sur parole, répondit Lara en souriant.

Elle ressentit toutefois une pointe de jalousie, comme souvent lorsque ses élèves formulaient leurs aspirations : quand elle était ado, jamais elle n'aurait imaginé devenir monitrice de conduite. Elle rêvait de quitter sa petite ville du comté de Cumbria pour les lumières étincelantes de Londres, de mener une carrière de journaliste, de travailler dans des bureaux animés grouillant de scoops et de gens passionnants, de s'habiller en noir, d'avoir des cheveux soyeux et de boire du vin rouge dans des bars bohèmes. Et, à vrai dire, pendant quelques années elle avait réussi à obtenir ça, et plus encore. Jusqu'à ce que...

Une sirène hurla derrière eux ; une ambulance aux lumières bleues clignotantes.

— Bon, ralentis et déporte-toi vers la gauche pour céder le passage, indiqua-t-elle à Jake.

— Les fédéraux viennent me coffrer ! s'écria-t-il, si fébrile qu'il en oublia de décélérer tout en faisant dévier la voiture.

— Pied sur le frein ! lui ordonna-t-elle alors que l'ambulance se profilait dans le rétroviseur dans un crescendo de sirène. Freine !

Elle dut écraser sa propre pédale, immobilisant la voiture tandis que l'autre véhicule les dépassait à toute allure, puis elle lutta contre le réflexe de se signer, comme sa mère le faisait chaque fois qu'elle croisait une ambulance ou un cortège funéraire. Lara n'était pas aussi superstitieuse, mais elle savait que la vie pouvait vous prendre par surprise, et pas toujours dans le bon sens.

— Désolé, dit Jake, contrit.

— Dans ce pays, ça s'appelle la police, le taquina-t-elle lorsqu'il se fut ressaisi. Et, même, si le mot AMBULANCE est inscrit en grosses lettres sur le véhicule, ce sont les secours. OK, redresse-toi et allons-y.

Ils sillonnaient la périphérie nord de Scarborough, la ville où Lara et Eliza vivaient depuis dix-huit ans. Elle y avait emménagé après une vague de chamboulements ; enceinte de cinq mois, elle avait quitté son emploi et son petit appartement en colocation dans le nord de Londres pour prendre un nouveau départ avec Steve. Depuis, elle coulait des jours tranquilles dans cette ville où elle s'était fait sa place et dont elle adorait le ciel immense, les plages de sable et le front de mer d'un autre temps. Dans l'impossibilité de poursuivre sa carrière de journaliste ici – à cette époque, Internet n'en était encore qu'à ses débuts et le milieu de la mode se concentrait à Londres –, elle avait dû improviser un changement de métier. Que faire à part écrire des articles sur les ourlets de la saison et les nouvelles coupes

de pantalons ? Conduire. OK pour la formation, mais ce serait provisoire, le temps de revenir au journalisme quand les choses se seraient tassées. Pourtant quinze ans plus tard elle en était toujours au même stade, à donner ses leçons et organiser les sessions d'examens, arpentant les mêmes routes du matin au soir au fil des saisons. C'était le début du printemps, marqué par de fortes averses et un vent frais ; la période de l'année où ses élèves se familiarisaient assez vite avec les essuie-glaces.

« Si tu passes tes journées à apprendre à conduire à des ados, comment comptes-tu rencontrer quelqu'un ? » lui reprochait régulièrement sa meilleure amie Heidi.

En effet, en tant que monitrice de conduite, impossible de flirter au bureau ou de minauder devant la fontaine à eau sous le regard de collègues séduisants. Mais comment les gens rencontraient-ils l'âme sœur ? Tout semblait si aléatoire. Par exemple, si Heidi s'était mise à discuter avec Jim, son mari aujourd'hui, lorsqu'ils s'étaient retrouvés assis l'un à côté de l'autre à un concert du groupe Violent Femmes vingt ans plus tôt, c'était un pur hasard. Richie, le frère de Lara, avait connu Jordan à un arrêt de bus à Sheffield suite à l'annulation de leur train ; désormais, ils vivaient ensemble à Auckland et venaient de fêter leurs dix ans de mariage. Dire que des couples si parfaits s'étaient rencontrés parce qu'on leur avait attribué des places voisines à un concert ou parce qu'ils étaient censés prendre le même train... Lara se sentait dépassée à l'idée que leurs chemins auraient pu ne jamais se croiser. Et si vous aviez déjà côtoyé l'âme sœur pour la perdre de vue aussitôt ? Mieux valait ne pas trop s'attarder sur le sujet.

À la fin de la journée, en rentrant, elle repensa à Jake et à sa passion pour la biologie marine. Il lui avait parlé

d'un phénomène appelé « incubation buccale » : certaines espèces de poissons incubaient leurs œufs dans la bouche, ce qui en général les empêchait de manger, au risque d'avaler leur progéniture. À quels sacrifices consentaient les parents, humains ou poissons ! Elle se demanda ce qu'éprouvait le poisson lorsqu'il osait enfin lâcher son petit avec l'espoir qu'il s'en sorte et nage seul. Puis elle rit d'elle-même, consciente de ses propres projections. L'automne suivant, en fonction de ses résultats, sa fille Eliza partirait pour l'université. Si Lara se réjouissait que le monde soit sur le point de s'ouvrir à sa fille, elle ne pouvait nier ressentir aussi une peur oppressante à l'idée de se retrouver seule pour la première fois depuis des années. Des questions tournaient boucle et l'empêchaient de dormir. Comment occuperait-elle ses soirées et ses week-ends ? Que ferait-elle dans une maison vide, silencieuse, sans personne à qui raconter sa journée, avec qui rire, critiquer les programmes télé complètement nuls, sans personne contre qui rouspéter pour une serviette mouillée qui traîne encore par terre dans la salle de bains ? Sa mère, elle, allouait une tâche ménagère à chaque jour de la semaine afin d'avoir toujours une « perspective ». Lara ne voulait pas finir ainsi. Mais comment combler l'absence que laisserait Eliza ? Qui était-elle sans sa fille ?

— Salut ma chérie ! lança-t-elle en entrant dans leur petite maison mitoyenne à deux kilomètres de la ville.

Située en haut d'une colline, elle disposait d'une vue sur la mer depuis la fenêtre de la salle de bains, si on se penchait bien, et sur le ciel plein de mouettes. Lara fut accueillie par le son d'une musique à pleins tubes à l'étage – a priori, la migraine d'Eliza s'était calmée.

— Je suis rentrée ! cria Lara sans obtenir de réponse.

Soit. Elle allait préparer le dîner. Puisque tous les jeudis soir Eliza faisait du baby-sitting pour les Partridge, trois maisons plus loin, Lara avait peu de temps pour cuisiner ; elle opta pour un wok de nouilles chinoises, caressa le chat puis se lava les mains, alluma la radio et coupa un oignon. C'était l'heure du bulletin d'informations : un glissement de terrain en Chine à un carrefour très fréquenté. « Un trou de cinquante mètres », annonça le journaliste avec gravité. « Un bus entier et plusieurs véhicules ont été avalés, le nombre de victimes n'est pas encore confirmé. »

Lara s'interrompit, s'imaginant la sensation de voir soudain la route s'évanouir. Avait-on le temps de prendre conscience de quoi que ce soit avant d'être aspiré dans la crevasse ? Est-ce qu'on priait, est-ce qu'on hurlait, est-ce qu'on s'agrippait à son voisin de bus ? Elle visualisa l'horrible accident, suivi d'un silence abasourdi sous les cris alarmés des oiseaux qui survolaient la scène.

Elle frissonna et se remettait à hacher l'oignon quand Eliza déboula furibonde dans la pièce.

— Bonjour, lui dit Lara. Tout va bien ?

Sa question fut accueillie par un grognement de mépris.

— Et elle me demande si tout va bien, commenta Eliza avec sarcasme, comme si le public d'un plateau télé était suspendu à ses lèvres. Eh bien, non, en fait ça ne va pas, *chère mère*. À commencer par tes mensonges : ça, ça ne va pas du tout.

Tes mensonges ? Voilà qui ne ressemblait guère au préambule des plaintes à propos de collants disparus ou d'un haut froissé que Lara avait promis de repasser.

— De quoi tu parles ? s'enquit-elle en prenant une gousse d'ail.

— Je n'avais pas la migraine, aujourd'hui, avoua Eliza. J'ai fait une petite excursion toute seule. Devine où je suis allée.

Lara posa l'ail et dévisagea sa fille, ignorant où elle voulait en venir.

— Pourquoi tu ne me le dis pas, tout simplement ?

— Je suis allée à Whitby, répondit Eliza en arpentant la pièce les poings serrés, sa queue-de-cheval se balançant derrière elle. J'ai vu *papa*. Ou devrais-je plutôt dire Steve ?

OK, voilà qui était inattendu. Et inquiétant, aussi. Pourquoi Eliza l'appelait-elle Steve ? Est-ce que ça signifiait que...

— Qu'est-ce que... ? commença-t-elle, mais sa fille ne la laissa pas aller plus loin.

— Parce que ce n'est pas mon père, n'est-ce pas ? Il me l'a avoué, tu peux arrêter de jouer la comédie.

Eliza avait la voix qui tremblait sous le coup de l'émotion, et ses grands yeux gris étaient accusateurs.

— T'imagines à quel point ça a été gênant ? Qu'il ait été obligé de me dire, au milieu de la rue, qu'il n'était pas mon père ? Est-ce que tu peux seulement *imaginer* ce que j'ai ressenti à ce moment-là ?

Lara dut poser les deux mains sur le plan de travail, soudain au bord de son propre cratère, les pieds sur un sol friable qui menaçait de l'engloutir. Ce secret gardé enfoui si longtemps, et avec tant de soin, était exposé au grand jour pour la première fois depuis des années. C'était suffocant.

— Je suis désolée, parvint-elle à bredouiller. Ça a dû être dur.

— Tu crois ?

Le ton sarcastique d'Eliza était trahi par le rouge qui lui montait aux joues, comme chaque fois qu'elle